

# LA SAGA GREEN

# GREEN

Regards Photographiques  
Photographic Sights

Images 1894 - 2010



Marika Green vient de présenter à Paris, au sein de la foire d'art moderne et contemporain Art Elysées, l'exposition « Green : regards photographiques. Images 1894-2010 ». Elle retrace la passion de la famille Green pour l'image, soit quatre générations incarnées par Mia (1870-1949), pionnière du photojournalisme en Suède, Lennart (1913-2007), photographe et cameraman, Marika, actrice et modèle, et Eva Green, star de renommée internationale.

Cette exposition sera de nouveau présentée du 18 novembre au 24 décembre 2010 à la galerie Catherine Houard à Paris. Tirages et « vintages » y seront vendus.



Marika Green

**Marika Green, comment est née l'idée de cette exposition ?**

Je n'ai jamais connu ma grand-mère Mia Green, car je n'avais que 6 ans lorsqu'elle est morte. Elle habitait Haparanda dans le grand Nord de la Suède et j'étais à Stockholm. Je connaissais peu son passé de photographe car mon père travaillait comme cameraman à Stockholm, et avait un peu laissé de

côté la photographie lorsqu'il s'installa à Paris en 1953. Je me suis récemment intéressée à mon passé et redécouvrant les photos de Mia sur le web, il me parut évident de faire connaître les images historiquement très anciennes de ma grand-mère, très pures. Je connaissais surtout les photos de mon père Lennart Green, datant de son époque parisienne. Mais je découvris après sa mort en 2007, ses photos d'avant la Seconde guerre mondiale, images artistiques ayant valeur de documents. L'installation à Paris l'obligea à faire commerce de ses photos pour subvenir aux besoins de sa famille ; il travailla donc pour des magazines internationaux. Ce désir d'exposition vint ensuite naturellement : montrer les images de deux photographes (derrière l'objectif), Mia et Lennart Green, et de deux actrices et modèles (devant l'objectif), moi-même ayant côtoyé les plus grands noms de la photographie des années 60 et ma nièce Eva Green, ceux d'aujourd'hui. En combinant ces quatre générations de la famille Green, un siècle d'« occupation photographique », la saga pouvait être racontée et présentée.

**Votre père, Lennart Green, apprend dans sa jeunesse la photographie aux côtés de sa mère...**

Mon père s'ennuie un peu dans le grand Nord de la Suède. Il aide sa mère au laboratoire. Elle l'envoie à Berlin à la Reimann Schule en 1936 où il étudiera le cinéma et la photographie. Il aime la langue française qu'il apprend à l'université, et part à Paris visiter l'exposition universelle de 1937. Il photographiera beaucoup et y rencontrera sa femme.

**Vos parents s'installent en 1953 à Paris ; vous avez 10 ans. Votre père immortalise les grandes célébrités d'alors : peintres, écrivains,**

**chanteurs... et ce pendant près de 20 ans avant de se retirer en Bretagne où il continuera à photographier avec passion. Parmi les images de cette formidable galerie de portraits, l'on peut vous voir en compagnie de Salvador Dalí. Quel souvenir conservez-vous de cette époque ?**

Je me souviens très bien de toute cette galerie de portraits, mais je ne pénétrais que peu dans la chambre noire. J'aidais parfois mon père à rincer les tirages et les sécher. Mais on ne devient pas ainsi photographe. J'ai beaucoup posé pour son objectif, ses tests et émulsions, mais la danse m'occupait beaucoup. La rencontre avec Salvador Dalí se fit naturellement. J'étais en vacances avec mes parents à Cadaqués en 1958. Ils firent un reportage sur lui. Dalí leur demanda s'ils connaissaient une personne au visage de madone. Ma mère lui répondit que leur fille (moi-même) était assise là, dehors sur le ponton de sa maison de Port Lligat. Il me prit de suite comme modèle et me fit cadeau de son dessin « Lèda et les cygnes ». Très beau. Pendant quelques années, nous nous sommes vus deux fois par an, entre ses voyages de Port Lligat à New York. Je rencontrais tous les grands noms de la musique, de l'art, etc. Dalí voulait me faire rencontrer un « pygmalion » parmi ces sommités artistiques ! Et la vie continua, sans Dalí.

**La danse est votre passion initiale. Vous commencez très tôt à l'Opéra de Stockholm et poursuivez à l'Opéra de Paris, jusqu'à ce qu'un « talentscout » vous repère et vous présente au grand cinéaste français Robert Bresson. Il vous engage pour « Pickpocket » en 1959, où vous incarnez Jeanne, le rôle titre féminin. Songiez-vous à devenir actrice ?**

Non, la danse était mon but. Mais ma grande taille (1 mètre 77) m'empêcha de continuer la danse classique, surtout en France où les danseuses étaient très petites. Et puis mon poids était un problème pour les portés des danseurs. J'aurais pu aller à New York chez Balanchine, mais Nico Papatakis apparut et me présenta à Robert Bresson.

**Robert Bresson a tenu très rapidement dans sa carrière à faire exclusivement appel à des interprètes non-professionnels, qu'ils nommaient des « modèles ». En mécanisant leur jeu par la répétition des mêmes phrases et gestes, le metteur en scène souhaitait que les interprètes oublient qu'ils jouaient. Il pouvait alors capter la vérité profonde des personnages, innervée par ce que le « modèle » a de vrai en lui... Quelle empreinte vous a laissé cette expérience auprès de Bresson, et ce film considéré comme un sommet dans sa filmographie ?**

Le travail d'« acteur » pour « Pickpocket » était parfait pour moi à cette époque puisque je n'avais aucune connaissance du métier d'acteur.



Mia Green, Une cuisinière, Tornea, 1915



Lennart Green, À la terrasse de café, Paris, 1937



Lennart Green. *Le métropolitain*, Paris, 1950



Lennart Green. *Cinchart sur la berge du port au Double*, Paris, 1954

Je continuais quand même de prendre des cours au Conservatoire d'Art Dramatique mais l'enseignement ne me convenait pas. Je n'aimais que la méthode russo-américaine de Stanislavski-Lee Strasberg de l'Actor's Studio de New York. C'est pour cela que je n'ai jamais pu rentrer à l'époque dans un style d'actorat français (théâtre de boulevard, films commerciaux). Mon jeu est en fait resté très « bressonnien », minimaliste, intérieur, sans effets.

**Vous avez continué à tourner, et incarné notamment le rôle de Bee dans le film « Emmanuelle » en 1974. En parallèle, vous avez posé pour de grands photographes tels Helmut Newton, Peter Knapp, Henry Clarke, Jeanloup Sieff, Frank Horvat, Willy Rizzo, William Klein... Quel rapport entretenez-vous avec la « caméra » ?**

La caméra photo ne m'a jamais enivrée. J'avais l'angoisse, l'obsession du mouvement et ne pouvait supporter de prendre une pose statique ! Ce qui énervait les photographes. Mais j'ai pu, tout de même, leur proposer à l'époque du mouvement. On peut le voir dans certaines photos que je propose pour l'exposition. J'ai toujours eu de bons rapports avec les photographes mais je dois ajouter qu'ils avaient en général une attitude assez autoritaire. Mais ces grands noms étaient des artistes et ils avaient une responsabilité : livrer une bonne photo, car les rédactrices et rédacteurs en chef des magazines étaient exigeants.

**Si l'on revient à votre saga familiale, les deux premières générations ont vécu leur passion derrière l'objectif ; Eva Green et vous la vivent face à lui. N'avez-vous jamais eu la tentation de devenir vous-même photographe ?**

Oui, à la fin des années 60. J'étais fatiguée d'être l'instrument de photographes, de rédacteurs en chef, de directeurs de castings, de metteurs en scène... D'être dirigée, « utilisée », montrée, maquillée, en représentation. Mais je voulais me spécialiser dans la photographie d'enfants ! Et puis la carrière a pris le dessus, les offres, etc. et je me suis laissée « utilisée ».

**Vous avez tourné, si je ne m'abuse, votre dernier film en 1989, « Hanna en mer », sous la direction de votre mari Christian Berger. Songez-vous à tourner de nouveau, et avez-vous déjà fait de la scène ?**

Non, je ne veux plus être comédienne, ou seulement si un bon cinéaste me propose des rôles qui me correspondent. C'est une chose rare.



Lennart Green. *Françoise Sagan*, écrivaine, 1954

La scène m'a intéressée dans des choses « spéciales » : en 1968, « Le Valet » de Robin Maughan, avec Yves Régnier et Raymond Gérôme ; en 1979, « La Cantate à trois Voix » de Paul Claudel dans des abbayes romanes à Paris et en Normandie ; en 1992, « La Voix Humaine » de Jean Cocteau, en langue allemande à Innsbruck, en Autriche, où j'utilisais un langage corporel (danse contemporaine) : une pièce de théâtre avec de la musique répétitive (Terry Riley et Philip Glass), mise en lumière par Christian Berger.

**La danse reste, pour vous aujourd'hui, une passion. Je crois que vous avez un projet de court métrage en ce domaine...**

Je le tournerais probablement avec un étudiant en cinéma à Vienne dans une rue très commerçante, passagère. Je mélangerais l'artificial (la danse) et le réel, les gens de passage en leur proposant de danser.



Lennart Green, Salvador Dalí à l'Hôtel Maurice, Paris, 1960



Lennart Green, Salvador Dalí et Marika Green, Paris, 1960



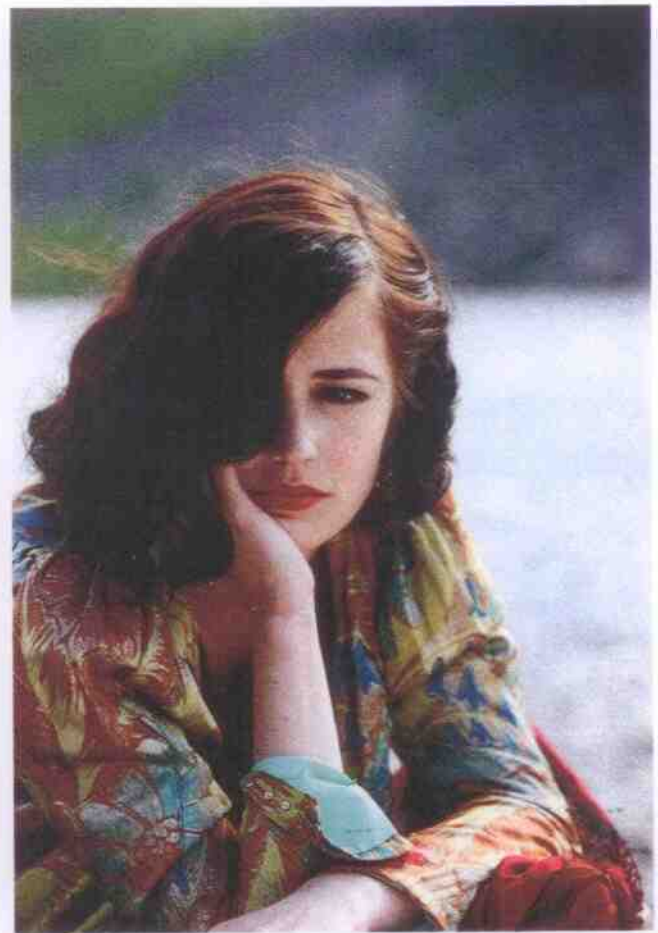
Lennart Green, Anna Karina, actrice, 1963



Manka Green dans le film « Hanna en mer » de Christian Berger, 1989



Mia Green à Haparanda, Suède



Eva Green dans le film « Cracks » de Jordan Scott, 2009

donc de se mêler à l'artificiel.

**Notre magazine aborde principalement l'immobilier de luxe et l'art contemporain. Que pensez-vous de ce mariage ?**

C'est une curieuse combinaison. Cela a trait au capital : acheter. Nous avons tous besoin de vendre quelque chose. L'artiste ne peut exister et être reconnu que s'il peut vendre.

**Vous habitez aujourd'hui à Vienne, en Autriche. Voyez-vous une différence en matière d'immobilier par rapport à la France ou d'autres pays ?**

Evidemment. Vienne est une ville extrêmement agréable à vivre. Il y a une grande qualité de vie. Mais c'est une petite capitale, environ 2 000 000 d'habitants. Sa qualité artistique est très grande. Elle allie donc sa grande conception artistique et sa petite surface de vie.

**Êtes-vous plutôt « ancien » ou « moderne » dans le choix de votre habitat, de votre décoration ?**

Je mélange. J'adore le contemporain allié à de petits meubles anciens, tout en laissant une surface ample. J'ai des meubles des années 50, scandinaves, qui sont toujours très modernes aujourd'hui. J'accroche peu de tableaux ou bien je les change d'endroits régulièrement. J'habite un loft en rez-de-chaussée avec un jardin de 200 m<sup>2</sup> en plein cœur de Vienne. C'est exceptionnel. Mon Border Terrier Troll est très contente !

**Et en matière d'art, vers quoi vont vos préférences ? Collectionnez-vous ?**

J'aime Picasso et sa période bleue, Giacometti, Turner, Egon Schiele et encore quelques autres bien sûr. Mais je ne suis pas collectionneuse. Je n'aime pas être entourée de beaucoup d'objets. Ils prennent de la place, occupent l'esprit. Je préfère rester ouverte et en avoir toujours de nouveaux.

■ Marie-Emilie Fourneaux

« Green : regards photographiques. Images 1894-2010 -  
Vente de tirages et « vintages »

Du 18 novembre au 24 décembre 2010  
Galerie Catherine Houard  
15 rue Saint-Benoît  
Paris 6<sup>ème</sup> - France